L'Occident: entre non-identité et universalité

Vlad Mureşan
Lecteur universitaire
University Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Synergies *Roumanie* n° 3 - 2008 pp. 197-204

Résumé : *Il existe un consensus selon lequel le monde occidental est une civilisation de l'altérité. Afin de élargir la signification de cette notion, notre étude essaie de mettre en évidence quelques dimensions généalogiques. Premièrement, on ne peut ignorer le concept chrétien du « aimer le prochain ». C'est lui qui doit avoir consolidé l'idéal « universaliste » occidental. Il ne suffit pas, en conséquence, de dire - comme le fait Derrida en interprétant Hegel - que l'Occident est la civilisation qui diffère d'elle-même. C'est là une définition purement négative, qui n'aide pas à saisir l'intégralité de la phénoménologie du monde occidental. C'est notre but de démontrer que cette perpétuelle négation-de-soi qui a travaillé dans l'histoire spirituelle de l'Occident (par contraste avec sa brutale affirmation dans l'histoire politique) peut être comprise seulement dans les termes d'un idéal positif d'une conciliation universelle (l'eschatologie occidentale). C'est justement cet idéal qui commande la destruction successive des toutes les «identités» qui n'arrivent pas à honorer la pureté de cet idéal même. Notre discussion se termine par quelques réflexions sur les « dommages collatéraux » de la dynamique d'une telle « identité culturelle ».*

Mots-clés : *Civilisation occidentale, universalisme, déconstruction.*

Abstract: *There is a common consensus that the Western World is a civilisation of the "otherness". The present study underlines some genealogical dimensions in order to enlarge the signification of this notion. First of all, we cannot ignore the Christian concept of "loving your neighbour". This, we argue, must have fortified the Western "universalistic" ideal. That is why, it is not enough to say, as Derrida does interpreting Hegel, that Western civilisation is the civilisation that differs-from-itself. This is a purely* ***negative*** *definition, which does not help us see the entire phenomenology of the Western world. We undertake to demonstrate that this perpetual self-denial that worked within the European spiritual history (as contrasted to its brutal affirmation in the political history) can only be understood in terms of a* ***positive*** *ideal of universal conciliation (Western eschatology). It is this ideal that commands the successive destruction of all "identities" that do not equate the purity of this ideal. We end our discussion with some reflections on the "collateral damages" in the dynamics of such a singular "cultural identity".*

Key words: *Western Civilisation, universalism, deconstruction.*

BDD-A2275 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:21 UTC)

Il existe un consensus qui semble être constitutif à l'homme occidental actuel : l'idée que l'Occident est une civilisation de l'altérité. Néanmoins, la généalogie et les significations d'une telle détermination ne sont pas toujours évidentes.

Une civilisation du prochain

L'Occident s'est affirmé, aussitôt que la synthèse christologique a structuré son identité, en tant que *civilisation du prochain*, de l'altérité. Et cela grâce à sa profession de foi, qui postule que l'Infini s'est assumé en tant que altérité finie et ne la repousse plus ni comme une vanité, ni comme une illusion.

Le Dieu chrétien n'est ni l'Unité pure, impersonnelle ou personnelle, ni la multiplicité polythéiste du Panthéon, mais *la religion par excellence de l'Un-Multiple divin*. L'altérité est donc donnée déjà à l'intérieure de la divinité. Si la civilisation occidentale s'est projetée dans son altérité, elle n'a pas moins essayé de *l'assimiler*, et non pas seulement de la réduire tout simplement à elle-même. Lorsque l'altérité est absorbée et neutralisée dans l'identité, elle devient son *pléonasme* et ne génère plus la *totalité*, en tant qu'enrichissement exhaustif de l'universalité vide avec sa propre diversité. Ce rapport stable entre l'identité et la différence, entre l'Un et le Multiple, est devenu la méthode et l'objectif pour les « *épistémologies de la totalité* » du romantisme (Gustav Gusdorf, 1984), et se présente comme un trait éminemment occidental.

Le plus grand impératif christique est celui de l'amour du prochain (*Matthieu* 23 : 36). Bien qu'il apparaisse déjà dans l'Ancien Testament (« Tu aimeras ton prochain comme toi-même » – *Lévitique*, XIX, 18), c'est le christianisme qui a dés-enclavisé l'amour du prochain, qui l'a *dénationalisé* : « et si vous réservez vos saluts à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens n'en font-ils pas autant? » (*Mt*. 5 : 47-48).

La civilisation occidentale ouverte vers l'altérité dans l'aspiration de la récupération de la Totalité s'est manifestée comme une *civilisation des grandes catastrophes historiques*, et cette chose doit être expliquée, sans que cela se transforme pour autant en une justification. Le sang résulte de convulsions historiques, de tourments, de catastrophes, puisque les hommes sont animés non seulement de *grandes idées*, mais aussi de *petites réalités*. Tous ceux qui sont juchés sur la vague des grandes visions ne peuvent pas y participer. L'esprit visionnaire reste le privilège de certains élus qui sont souvent *crucifiés* à leur époque (comme Bartholomé de Las Casas). Le reste est le territoire de ceux « petits dans leur temps, mais grands dans leurs désirs », ce reste historique des hommes insuffisamment humanisés par les idéaux, ou même déshumanisés par ces derniers, par une étrange alchimie existentielle. En même temps, nous n'avons pas le droit de croire que les idées peuvent recevoir *n'importe quelle interprétation* possible, car lorsqu'on a pu tuer au nom de la liberté, cette chose pouvait se faire justement en piétinant l'essence même de la liberté. Mais il s'agit là seulement de l'aveuglement complet des assassins, qui ne sauraient cependant *infirmer* l'idée elle-même.

BDD-A2275 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:21 UTC)

Differentes rapports à l'alterité

C'est en effet l'énonciation du principe de la réciprocité positive – selon lequel ce que nous donnons à l'Autrui soit exactement ce que nous attendons de lui – qui anticipe, ou mieux encore, rend possible *l'impératif catégorique*. Kant est l'écho du Christ lorsqu'il demande *que la maxime de notre action qui vise l'altérité reproduise la maxime de nos exigences envers l'altérité* (« Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux »).

Les deux formulations majeures de l'impératif catégorique kantien parlent d'*universalité*, et non d'*altérité*. La conduite de l'action selon la règle universelle signifie en réalité la conduite en conformité avec la totalité des mes altérités (mes prochains) possibles. L'impératif catégorique n'est donc au demeurant que le raffinement de la règle évangélique de l'altérité : « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle ».

Cette ouverture décisive envers l'autre a permis et animé le travail de recherche, d'assimilation et d'intégration civilisationnelle qui semble animer l'Occident, travail de « dés-enclavisation » mondiale, en tant que mécanisme culturel d'appropriation, de récupération *tendentielle* de la totalité humaine. Il va de soi que toutes les grandes religions et toutes les grandes éthiques comprennent une certaine sensibilité envers l'altérité et la souffrance universelle. Ainsi, l'éthique judaïque est premièrement une éthique du *prochain* et de l'assumation de sa souffrance. Mais il a été nécessaire que Jésus le Rabbi dissocie analytiquement le prédicat ethno-religieux du « prochain », afin de lui rendre de nouveau son universalité adamique : « Car Il fait lever son soleil aussi bien sur les méchants que sur les bons, il fait pleuvoir sur ceux qui agissent bien comme sur ceux qui agissent mal » (*Mt*, 5 : 45).

Le bouddhisme, au contraire, a un rapport de *rejet dissociatif*, et non d'*engagement charitable* contre la souffrance : il fait de *l'extinction* un idéal même plus profond que celui de la *compassion*. Et puisque la compassion nous contamine avec la souffrance universelle, il faut nécessairement :

1. que l'on s'enferme et s'immunise aux souffrances de l'Autrui, qui brouillent et rendent négatif le chemin de sa propre pacification contemplative ;
2. que l'on renonce à la dispersion mondaine de l'action pour l'Autrui, qui n'est autre chose qu'une *sortie* ek-statique de soi-même, asservissante du point de vue karmique, afin de pouvoir se focaliser sur sa propre libération extinctive dans le *Nirvana*.

Tout au contraire, pour le christianisme, la *com-passion* en tant qu'expérience empathique de l'Autrui, et *l'action charitable* (*caritas*), en tant que combat pour la diminution de la souffrance mondaine, sont des valeurs cardinales, qui nous sont si propres comme *modernes* de même qu'*occidentaux*. Qui se reconnaît à présent dans l'orientation *altéritaire* et dans celle *compassionnelle* moderne, reconnaît par cela qu'il n'est, *nolentem volentem*, qu'un chrétien sécularisé. A savoir – un occidental moderne. Et qui *ne* se retrouve pas dans ces deux déterminants, est dès lors :

BDD-A2275 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:21 UTC)

1. soit *instinctivement barbare* (à savoir disciple de Nietzsche dans son projet du sacrifice de celui plus faible devant celui plus fort, de l'esclave souffrant devant le surhomme immun et sain), donc descendent directe du guerrier pré-moderne, de l'aristocrate de la horde ;
2. soit un *contemplatif anti-mondain*, à savoir bouddhiste qui, fuyant sa propre souffrance, fuit aussi la souffrance contaminatrice des autres, qui fuyant *soi-même* – la solidarité de l'individuation avec la souffrance – fuit aussi les *autres* et le monde, réduisant la totalité cosmologique à une simple illusion dé-substantialisée ;
3. soit tout simplement, et moins glorieusement, un *postmoderne indifférent* ou *cynique* (Peter Sloterdijk, 1997). Bref, un « bouddhiste européen » (Nietzsche), un nihiliste sans Absolu, dans le sens fort anti-axiologique d'un Deleuze. Ce dernier, par exemple, mène l'apologie de la « singularité » jusqu'à justifier l'ignorance et l'indifférence envers « l'être-loup » qui manifesterait tout simplement son droit à la différence par rapport à « l'être-agneau », qui n'est qu'une singularité positive pour lui-même[1]. Le concept des « différences affirmatives » de Deleuze devient ainsi par *indifférence* l'apologie du « crime sans châtiment »[2].

« Nous ne sommes plus chez nous »

La culture européenne a lentement assumé ce devenir d'elle-même pour l'Autrui, jusqu'à ce que l'on puisse dire aujourd'hui avec Gadamer que « *nous ne sommes plus chez nous* ». Le travail des siècles ne fut ainsi pas en vain : la postmodernité n'est que l'expression maximale de cette conversion européenne anti-identitaire. Elle est le terme final et extrême, jusqu'à présent, de *l'appropriation européenne de l'idéal christique de l'altérité*.

L'Europe est *différente d'elle-même*, elle nie son mode immédiat, originaire, qui n'est pas encore confronté à l'Autrui, ce dernier encore une identité innocente autocentrée. L'ethnocentrisme peut être synthétiquement amplifié, en multipliant les angles de rapport et en gagnant une complexité de perspective *supérieure*, même si pas encore *totale*, puisque la vision d'une totalité « eschatologique » supra-culturelle nous est pas encore donnée. L'Europe a aussi été un centre gravitationnel d'attraction, une brèche dans le multiple répulsif de la diversité des ethnocentrismes, rendue possible par *l'ouverture christique vers l'altérité*, par la renonciation à l'auto-rapport simple (égoïsme), en tant qu'identité *répulsive* vers l'altérité, à la faveur d'un rapport *attractif* (altruisme), même envers l'altérité la plus répulsive, ennemie (*l'éthique de la gifle et de la joue* remplace chez le Christ la *dialectique hégélienne du maître et de l'esclave*, ainsi que le *nazisme nietzschéen de la volonté du pouvoir*).

Le christianisme a donné la grande et presque impossible *solution de l'abdication de la répulsion*, donc du rapport dialectique bilatéral négatif de l'un avec l'autre, et a demandé la contradiction unilatérale : *soit attractif (fraternel) avec celui qui est répulsif (agressif)*. Ne nie pas celui qui te nie. L'abdication de la dialectique victimaire par un autosacrifice expiatoire est le *grand triomphe christique anti-dialectique*. A la différence de cela, Nietzsche veut tout recentrer sur la répulsion de l'individu et la réduction, en principe, de l'autre. Une force de répulsion supérieure donnerait un droit supérieur. L'individualité conquérante, porteuse d'une volonté de pouvoir plus intense devient le siège

BDD-A2275 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:21 UTC)

des valeurs, imposées par le triomphe darwinien de celui qui est le plus fort. Le négatif est actif lorsqu'il se rencontre avec soi-même dans l'autre. Mais la souffrance alchimique du négatif était destinée à disparaître. La scission christique du négatif l'a neutralisé. Les déterminations opposées se rapportent d'une manière réflexive, se miroitent donc mutuellement puisqu'elles sont opposées. « Ne sois pas le miroir de celui qui est en colère » dit la sagesse du *Patérique*, mais ici le sens ontologique est plus important que le sens moral. Ce sens défait la solidarité dialectique des opposés, en dispute vectorielle, et n'oppose pas à l'affirmation la négation d'une affirmation inverse.

Ainsi, ce triomphe anti-dialectique *ne laisse pas le mal apparaître*. Le miroir doit être exclu des rapports humains. « Offrir l'autre joue » a le même sens ontologique de l'évasion de la dialectique, de cette réflexion qui produit, propage et multiplie le mal[3]. Le mal a donc une essence spéculative. Il faut *deux* pour que le mal existe, et encore faut-il qu'ils soient *opposés*. La perfection demande l'Un. En résulte la nature dérivée, adventice, non fondamentale du mal. Celui-ci n'est pas simplement une privation, mais une privation résultant d'une *inversion*. Encore plus fondamental c'est que le *mal* est donc le *multiple*, la *différence*. Ils ne coïncident pas, car tout multiple n'a pas un rapport spéculatif, d'opposition. *Il ne faut pas rejeter la diversité (l'altérité) pour éliminer le mal, mais le mal ne peut être éliminé sans retrouver l'identité essentielle de toutes les altérités*. Leur identité fait résulter leur « inter-intelligibilité », donc le *dialogue*.

L'autre cap

L'idée de Gadamer d'une « *Europe du dialogue* » (qui n'est au demeurant que le *moyen* de la médiation à l'altérité, ainsi comme l'essence profondément conciliatrice du syllogisme), ou bien l'idée de Derrida d'une « *Europe de la différence* », sont en réalité tout autant de thèmes hégéliens (visibles aussi chez Jacques Ellul, 1984). Et puisque le système hégélien n'est autre chose qu'une *pan-christologie monophysite*, toute cette thématique est finalement d'origine christique. Même si Derrida est réticent de voir que c'est toujours l'accès (chrétien, luministe) à notre identité universelle en vertu duquel nous pouvons reconnaître l'Autre comme étant *notre* différent. Chez Hegel, le monde germanique reçoit l'esprit judaïque par le biais du christianisme. Par la traduction luthérienne de la Bible, ce monde reçoit son *Autre* en elle-même. Le monde allemand serait ainsi défini justement par sa non-identité avec lui-même. Cette affirmation en revanche peut être extrapolée aux dimensions de l'Europe tout entière, qui naît et devient justement par cette *appropriation de sa non-identité* avec soi-même dans son *Autre* culturel. Derrida dit qu'il faut changer de direction, comme si c'était lui, et non Hegel, qui aurait découvert que l'Europe c'est la *civilisation de la différence d'elle-même*. Il demande ainsi :

> De se faire les gardiens d'une idée de l'Europe, d'une différence de l'Europe qui consiste précisément à ne pas se fermer sur sa propre identité et à s'avancer exemplairement vers ce qui n'est pas elle, vers l'autre cap, ou le cap de l'autre (J. Derrida, 1990, p. 11).

BDD-A2275 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:21 UTC)

Bien avant que Derrida ne demande à l'Europe et à ses élites de s'orienter non vers son autre (comme différence) mais plutôt vers soi-même (comme identité), l'Europe l'a déjà fait, lentement, mais sûrement, et nonobstant tous les reculs ethnocentriques. Et cette idée hégélienne est une *application* de l'impératif christique de l'altérité.

L'Occident dans le discours du déclin

Devant les discours du déclin, certains ont l'idée qu'il est grand temps *de clore l'ek-stase, l'hémorragie suicidaire vers l'altérité*, et de revenir vers Soi-même : que cela soit *sans l'autre* (afin de regagner l'identité perdue), ou bien *avec l'autre* (car il n'y aurait point de gain que d'acquérir l'autre dans la perte de soi-même). L'humanité ne gagnerait rien de la simple perte de l'Occident dans son autrui, que si elle a la structure d'un *Aufhebung* qui *conserve, tout en supprimant uniquement l'unilatéralité des termes de l'antithèse, et non les termes eux-mêmes*. La thèse sur la postmodernité comme *vulnérabilité de l'Europe* est à cet égard décisive : elle intègre des populations qu'elle laisse, en vertu de son multiculturalisme, *ne pas* assumer le canon de la civilité moderne.

C'est le problème de la corrosion communautariste de la République qui enflamme aujourd'hui la France, c'est la question du multiculturalisme tribalisé qui a converti le continent civique américain dans un archipel multiethnique. De plus, le rapport avec son négatif n'est pas uniquement une sortie intentionnelle du sujet envers son objet, lorsque le sujet est fixé, déchu et emprisonné dans son objet. Le sujet est déjà *chez soi* dans son autre, l'intentionnalité est déjà *recourbée en elle-même*, reflétée en elle-même, car je sais que l'autre est en réalité *pour moi*. L'autre a une surface *spéculaire* qui rejette l'Identique en lui-même, lorsqu'il revient *par* et *avec son Autre*, et non sans lui, *chez soi-même*. Le *repli de l'ek-stase* peut recevoir plusieurs solutions :

a) *la clôture faustienne de l'ek-stase* : c'est la solution de la droite politique, sous la forme d'un pan-européanisme communautaire, monolithique, anti-migratoire, engagé dans la fortification nietzschéenne, héroïque, de l'Europe (militaire, symbolique, économique), dans une isolation étanche devant la « migration jaune / noire / islamique ».
Cette solution contient le *paradoxe de défendre l'identité de l'Europe justement par la négation de ce qui a constitué sa gloire, qui est sa donation envers son altérité*. Elle défend ce qui est *historique*, sous la forme de ce qui constitue aujourd'hui la civilisation de l'Europe en confrontation / comparaison avec les autres civilisations, tout en abjurant ce qui est *éternel*, comme esprit de la culture européenne, ouverte en principe envers l'altérité, même au prix de la catastrophe historique de l'actuelle Europe.

b) *la clôture contemplative de l'ek-stase* : solution hégélienne, de récupération contemplative de l'hémorragie, qui n'agite pas les mécanismes de l'histoire, car elle ne s'y engage pas, au prix d'accepter sa lente décomposition, afin d'accomplir le destin grandiose et éternel de l'Europe en tant que civilisation de l'altérité, même si les fondements matériels, culturels, symboliques seraient intégralement ébranlés sous la pression historique de l'altérité.

BDD-A2275 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:21 UTC)

Hitler aurait voulu, par exemple, définir l'Allemagne par son identité avec elle-même, et récupérer justement par son amputation de l'horizon biblique et sa réduction au substrat teutonique, à l'imaginaire sanguinaire du génocide ontologique des Nibelung, ce carnage archétypal de l'Holocauste. La *bête* blonde de l'Allemagne est foncièrement nietzschéenne, alors que son *génie* blond est luthérien : il aura fallu que Bach, la lumière allemande, soit en préalable enterré par Nietzsche afin que le surhomme (Adolf Hitler) puisse éradiquer la « morale des esclaves ». C'était justement cette éthique qui attachait les Allemands au sublime de la polyphonie et au « ciel étoilé » qui faisait rêver même l'intellectualiste parmi les intellectualistes. Mais *la voix macabre de l'Eclipse* demanda la réorientation de ces énergies contemplatives verticales sur l'horizontale où rampait Nietzsche, le véritable « homme malade » de l'Europe. Il était impossible que de l'impératif catégorique du vieux Kant puisse résulter la moindre ombre de nazisme : ce fut donc à Nietzsche, le héros des postmodernes, d'enseigner au jeune prometteur Adolf l'art de accomplir l'histoire « *jenseits von Gut und Böse* »[4]. Toutes les tentatives d'innocenter Nietzsche doivent *se taire* devant l'évidence que ce fut bien lui, et personne d'autre, qui a donné *le principe* de la transgression intra-historique du couple bien / mal, tout le reste n'étant que des concrétisations aux divers degrés d'aberration, mais non moins *des déductions logiques de ses prémices*.

La fermeture qui se ferme, en défendant sa « virginité », reste stérile. La fermeture qui se ferme des cultures identitaires défend leur *virginité*, mais fait aussi de telle manière qu'elles restent *stériles*. La virginité stérile des cultures identitaires vient de leur auto-sauvegarde par l'assassinat de leurs virtualités procréatrices en synergie avec l'altérité. Même si l'altérité a été agressive, autrement dit, si les « contacts culturels » ont été « non-contrôlés », sans un mécanisme de sélection des influences, toujours est-il que les enfants issus *d'un sanglant viol colonial* sont plus que la stérilité virginale, sans être pour autant des « *pseudomorphoses* » bâtardes, dignes d'être amputées. Il est très juste de plaindre les Amérindiens, mais alors les peuples brésilien, argentin etc. ne comptent plus ? Soient-ils seulement des bâtards inutiles, qui maudissent leurs parents violateurs, les *conquistadors*, dans leur propre langue ?

Bibliographie

Jacques Derrida, « L'autre cap. Mémoires, réponses et responsabilité » dans *Liber. Revue européenne des livres*, n° 5, oct. 1990.

Gilles Deleuze, *Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

Jaques Ellul, *La subversion du christianisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.

Gustav Gusdorf, *Le Romantisme*, Paris, Payot, 1984.

Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, Paris, Christian Bourgois, 1997.

BDD-A2275 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:21 UTC)

Notes

[1] Les différences affirmatives conceptualisent la nostalgie du nihiliste de se conduire envers soi-même plutôt de manière positive, affirmative, créatrice que de manière négative. Les différences négatives sont celles dissociatives, répulsives, oppositionnelles envers l'autre. Du point de vue logique, il n'y a aucune différence qui ne soit simultanément négative et positive, de sorte que l'idée d'une différence affirmative est *flatus vocis*, sous rapport ontologique, et nazisme global sous rapport axiologique. (Gilles Deleuze, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980).

[2] Ce n'est peut-être que la proximité d'un criminel qui ne ferait qu'exprimer sa « différence affirmative » qui pourrait nous convaincre (post-mortem) que le relativisme est invivable.

[3] *Matthieu*, 5 : 38-42 : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent (cf. Ex. 21: 24 ; *Lév*. 24:20; *Deut*. 19: 21). Mais moi je vous dis de ne pas vous venger de celui qui vous fait du mal. Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, laisse-le aussi te gifler sur la joue gauche. Si quelqu'un veut te faire un procès et te prendre ta chemise, laisse-le prendre aussi ton manteau. Si un représentant des autorités t'oblige à porter une charge sur un kilomètre, porte-la sur deux kilomètres. Donne à celui qui te demande quelque chose ; ne refuse pas de prêter à celui qui veut t'emprunter ».

[4] Voir Ernst Bertram, Nietzsche, *Versuch einer Mythologie*, Berlin, 1918, pour la récupération *nazie* de Nietzsche, vu comme incarnation héroïque de l'âme allemande, livre qui à connu un grande succès dans le milieu intellectuel de droite et qui a permis la récupération de Nietzsche par les exégètes nazis. Bertram salua en Hitler l'avènement du nouveau Messie et l'accomplissement du destin allemand. Ernst Barthel, *Nietzsche als Verführer*, Baden-Baden, 1947. Pour la solidarité substantielle entre « le renversement nietzschéen de toutes les valeurs » et l'antihumanisme des nazis.

BDD-A2275 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:10:21 UTC)